

La perte du "Texas"

Il y a 69 morts

On télégraphie de Constantinople, 1er mai, que, suivant de nouveaux renseignements, le Texas avait 141 passagers, dont 7 de 1re classe.

Parmi les passagers du pont se trouvaient 50 Albanais venant de Salonique et 25 Turcs de Mytilène. Les autres passagers étaient des Turcs de Salonique et de Dedeagatch.

L'équipage comprenait 25 hommes. Hier soir, 67 personnes avaient été sauvées; parmi elles se trouvent de nombreux blessés.

69 personnes sont considérées comme perdues. Parmi les noyés figure un Belge, M. Boucart.

L'inspecteur du Comité secours-turco pour l'Archipel, Nassimi, et l'attaché au gouverneur de Mytilène, Chevket, ont été sauvés.

Parmi les autres passagers ne figure aucun personnage important. Le premier capitaine Makria, de nationalité grecque, est blessé et soigné à l'hôpital grec.

Les consuls de France et d'Autriche ont mis à la disposition des autorités leurs hôpitaux respectifs.

Le plupart des passagers sauvés ont été recueillis par un remorqueur.

Toutes les nouvelles officielles rejettent sur le capitaine les responsabilités du sinistre.

Selon une autre version, le Texas n'a pas heurté de mine, mais a été atteint par un sloop, en passant loin du bateau piloteur.

La catastrophe a tiré deux coups à blanc, le quatrième a frappé le Texas au milieu et a causé l'explosion de la chaudière.

Les Matagories maritimes dans le Levant

Contrôle de ce qui a été publié, la Commission internationale maritime a suspendu ses divers services sur le Levant et la Mer Noire.

La fermeture des Dardanelles apporte un préjudice considérable dans son trafic, mais elle empêche aussi des retards importants et certaines suppressions de voyages.

La guerre italo-turque

M. Sazonov va confier avec le tsar sur la situation

Le Berliner Tageblatt et la Yessische Zeitung annoncent que M. Sazonov est parti jeudi prochain pour consulter le tsar sur la situation.

De ce voyage dépendront probablement les demandes nouvelles qu'adressera la Russie à la Porte en vue de la réouverture des Dardanelles. La Russie est décidée à demander des dommages-intérêts à la Porte.

Pourquoi la Turquie ne rouvre pas les Dardanelles

Un télégramme officiel de Constantinople, reçu à Londres, mardi après-midi, et qui paraît communiqué à M. Grey par l'ambassadeur allemand, explique que les Italiens n'ont accepté toutes les communications télégraphiques, il est impossible de savoir où se trouve la flotte italienne. C'est là, ajoute le télégramme, une nouvelle raison qui milite contre la réouverture des Dardanelles.

L'embarras à Constantinople

La question des Dardanelles préoccupe vivement l'opinion.

Le correspondant du Times à Constantinople annonce qu'il y a à l'ambassade de Bosphore 10 bâtiments étrangers chargés de grains attendus de pouvoir passer, soit 32 anglais, 39 grecs, 14 allemands, 4 russes, 3 français, 2 autrichiens, 1 italien, 2 japonais, 1 américain, 1 japonais, 1 turc. Le seul caravansérail est, en chiffres ronds, de 90 millions de francs, et la perte qui en résulte pour les armateurs s'élève par jour à 750 000 fr.

A la Chambre des Communes, M. Bryce a dit que le gouvernement voulait faire une démarche auprès de l'Italie et de la Turquie en vue d'obtenir un armistice local d'une durée limitée pour permettre aux navires bloqués de passer à la hauteur de Constantinople et de Marmara, de sortir de la Méditerranée.

M. Asquith a répondu que M. Grey avait consulté les puissances intéressées pour savoir si pourrait être prise.

La Tribune, de Rome, commentant cette proposition, la trouve impraticable parce qu'elle dépendrait en armistice chronique.

Le rapide Calais-Paris a déraillé ce matin à Saint-Denis

QUATRE BLESSÉS

Le rapide 5, qui part de Paris pour Calais à 9 h. 0, a déraillé ce matin, à 200 mètres environ après avoir passé la gare de Saint-Denis. C'est exactement entre la gare de Saint-Denis et la porte du Vert-Galant, devant la cabine 3, au kilomètre 6,800, que s'est produit l'accident.

Le déraillement a été occasionné par une rupture de la pointe de l'aiguillage qui commande la bifurcation des trains directs et des lignes de banlieue. La voie a été endommagée sur un parcours de 20 à 300 mètres; des traverses sont profondé-

ment éraflées, d'autres brisées. La locomotive et les trois premiers wagons de tête n'ont pas déraillé; le wagon-restaurant est complètement sorti des rails et est moitié couché sur la voie; les sept voitures qui forment la queue sont également sorties des rails.

Les voyageurs, descendus sur le ballast, attendent sans trop d'émotion l'arrivée d'un train de secours. Le spectacle de ce voyage interrompu est assez pittoresque; des hommes d'équipe transportent les malles, valises et menus bagages. On signale seulement deux voyageurs légèrement blessés dont un qui a reçu une fracture provenant d'un état de verre brisé; un garçon du wagon-restaurant et un employé des chemins de fer du Nord ont reçu quelques contusions sans gravité.

M. Lépine, préfet de police, aussitôt prévenu, s'est rendu sur les lieux, où il a procédé lui-même aux premières constatations. Il est accompagné du commissaire de police de Saint-Denis et des capitaines des pompiers et de la gendarmerie de Saint-Denis.

M. Steeg, ministre de l'Intérieur, et Paul Morel, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, sont allés également ce matin à la gare de Saint-Denis se rendre compte des dégâts causés par le déraillement du rapide Paris-Calais.

La manière dont la pointe de l'aiguillage était sectionnée a pu un instant donner à penser que l'on se trouvait en présence d'un acte de sabotage. Il ne semble pas toutefois que l'on doive s'en tenir à cette hypothèse.

La Compagnie des chemins de fer du Nord nous communique la note suivante :

Ce matin, une partie du train quittant Paris pour Calais à 9 h. 50 a déraillé, en gare de Saint-Denis, au moment où le wagon-restaurant du train franchissait les appareils de sortie, et à la suite de la rupture d'une pointe de traverses.

Le wagon-restaurant est sorti des rails et a entraîné le déraillement de quatre autres voitures du train.

Cet accident n'a eu aucune suite grave; deux voyageurs légèrement contusés ont continué leur route.

Un employé du wagon-restaurant et un agent de la Compagnie du Nord ont reçu des contusions sans gravité.

Le service normal est assuré sur les deux voies restées libres.

La bande sinistre

Elle a passé à Nancy

L'abbé Diédonand semble bien compromis. Au garçon de recettes Caby qui reconnaissait en lui l'un de ses agresseurs, il répondit : « Le jour où vous avez été attaqué, par Ordozier, par Diédonand et par moi-même, nous étions siliés par plusieurs hommes, dont le meneur, Pierre de Léveque, près de Nancy.

Or, deux voisins de cet artisan, confrontés par le juge d'instruction de Gilbert, avec Callemain et Diédonand, ont déclaré qu'ils avaient vu non seulement Diédonand et le meneur, mais aussi les deux autres.

Le service normal est assuré sur les deux voies restées libres.

Arrestation de Reiner

Les incipit révélateurs à la Santé, M. Gilbert a envoyé, immédiatement, une Commission rogatoire au Parquet de Nancy.

Sur ce mandat, une perquisition a été opérée au domicile de Reiner, 23 ans, 46, impasse de la Madeleine, par M. Renaudin, commissaire divisionnaire de la brigade mobile, et les inspecteurs de la brigade.

A la suite de cette opération et sur mandat d'amener les époux Reiner ont été mis en état d'arrestation et conduits à la maison d'arrêt; des documents nombreux ont été saisis à leur domicile.

Tout un quartier de Paris sautera

A la suite de cette confrontation, Rimbaud a été amené dans le cabinet de M. Gilbert.

Un incendie, déclaré à Pavillons-sous-Bois, ancien conseiller municipal, est arrêté, on ne sait pour avoir reculé Carouy et avoir dérangé Diédonand. Il est incriminé d'association et de recel de malfaiteurs.

Il avait demandé à voir le juge d'instruction pour avoir l'autorisation de recevoir des livres. Il a en outre promis de faire l'apologie de Bonnot; et de rester à la disposition d'un grand homme qui passera à la postérité.

Retenez bien ceci, tout un quartier riche de Paris va sauter dans trois jours, et on ne peut pas dire que ce soit un grand événement.

Pourquoi, dira-t-on, Bonnot a-t-il fait des victimes innocentes? Ce n'est pas le riche qui fait frapper, ce sont les petits, les humbles qu'il faut frapper.

Un enterrement Bonnot et Dubois

Hier, à 2 heures sortait de la Morgue le fourgon funéraire, conduit à l'Amphithéâtre de Clamart les cadavres des deux frères.

Le fourgon fut ouvert, les fossoyeurs en retirèrent successivement deux cercueils de bois. Un brigadier des gardes du cimetière vérifia les feuilles que lui remit le cocher, appela deux numéros; les bières furent descendues et

Comment Bonnot réclama l'hospitalité

Bonnot, le terrible bandit, avait écrit récemment à un ancien camarade de régiment habitant Pontarlier qui allait venir se réfugier provisoirement chez lui, et il ajoutait : Tu me recevras où par où tu veux.

Le destinataire reçu de cette peu rassurante missive, avait prévenu le police, qui surveillait Bonnot avant fait son service militaire en partie comme fantassin à Pontarlier.

Garnier serait à Montrouil-sous-Bois

Un ouvrier t'est présenté hier, au bureau de M. Pachot, commissaire de police de Montrouil-sous-Bois, il y a fait la déclaration suivante :

Je passe sur les terrains de la zone militaire entre les portes de Vincennes et de Montrouil, quand mon attention fut attirée par un couple, l'homme, de taille moyenne, complètement nu, et le jeune homme, paraissant âgé de dix-huit ans, se tenaient vers lui. Des qu'ils s'approchèrent, il faisait, avec la femme qui l'accompagnait, un droit « demeuré ».

Bien qu'il ait tenté de fuir, il fut arrêté et ramené au bureau de police. Il fut interrogé et se défendit énergiquement. Il fut arrêté et ramené au bureau de police. Il fut interrogé et se défendit énergiquement.

Les titres volés à Thiais

Sur Commission rogatoire de M. Gilbert, M. Legrand, sous-chef de la Sûreté, s'est rendu dans les bureaux de la banque suisse et française, rue Lafayette, pour procéder à l'ouverture d'un coffre-fort. Ce coffre-fort, appartenant par la circonstance le nom de Bonney, avait été saisi dans cet établissement.

M. Legrand a saisi des papiers de banque, des titres Carouy, des documents et divers documents concernant la culture et la conservation des légumes.

D'un examen sommaire de ces papiers, il résulte que Carouy, de Thiais, est un cultivateur banquier en chambre, qui détient le portefeuille d'un individu qui lui a remis les 27 000 francs de titres volés à Thiais.

Une enquête est ouverte pour retrouver ce personnage qui habite dans le Nord-Ouest de la France.

Comment Carouy fut pris

La Guerre Sociale publie, sous le titre « L'Exécution d'un mouchard », le récit suivant : C'est la famille Carouy qui nous l'a raconté, une journée, qui lui livra à Jouin et à ses policiers pour de l'argent.

Granghaud ayant accepté d'hospitaliser Carouy, rendez-vous fut pris le mercredi 3 avril, à 8 heures du matin.

A bicyclette, Carouy se rend au rendez-vous. Mais Granghaud a prévu la veille la Sûreté. Une embuscade est tendue à la Croix-Rouge, rue de Valenciennes, où se rendait à bicyclette devant des policiers qui ne le reconnaissent pas.

Carouy passe sa journée chez Granghaud, en compagnie de son fils et de son frère. Granghaud s'en va et part à Paris.

Ne voulant pas capturer Carouy chez son indicateur, Jouin décide de tendre une embuscade dans la gare de Lagny. Il ne s'agit plus de déceler Carouy, mais de l'arrêter.

On prie et s'offre. Granghaud père attend d'être arrêté, on lui lit, qu'on lui a expédié de Paris. Il invite Carouy à venir l'aider à prendre possession de ses objets. Mais Carouy refuse. Granghaud père insiste : « Tu ne risques rien, ici tu peux sortir en toute sécurité. D'ailleurs, tu le précéderas. Si tu y es, tu es en danger, je le préviendrai.

Granghaud père et Carouy, qui le suit à deux mètres, se rendent à la gare.

A l'entrée de la gare, Granghaud assiste sur les banquettes, attendant la proie, sans qu'on le lui livre. Jouin et ses hommes attendent.

Granghaud père arrive à la gare, passe devant les policiers et disparaît. Carouy pénètre à son tour dans la gare. Il est arrêté.

C'est cette tragédie atroce qui a valu à Granghaud les deux balles de l'autre jour.

Le 1er mai

A Paris Journée calme

Quelques exaltés, encouragés par les meneurs de la C. G. T. et de l'Union des Syndicats, se sont livrés à leur habitude de leur « fête des travailleurs ». Depuis de nombreux jours, les syndicalistes avaient préparé le programme de cette journée, essayant d'émousser les nerfs des ouvriers et de faire des défilés, des parades publiques, et de renvoyer à ceux-ci de l'empêcher de manifester dans la rue.

Mais, comme les années précédentes, la C. G. T. en a été pour ses frais. La grande manifestation s'est faite dans les rues, et c'est restée pour cette journée, et c'est restée à ses occupations quotidiennes.

La matinée

C'est surtout dans la corporation du bâtiment que l'on compte le plus de chômeurs, 4 000 chômeurs d'auto-tarif n'ont également point travaillé.

Les Syndicats ont été très tenus dans la matinée. Le plus important a eu lieu à la Bourse du travail; 4 000 personnes y assistaient. Et de nombreux orateurs ont pris la parole, ils ont fait historique de leur mouvement, les manifestations, aujourd'hui, ont pour but d'amener la réalisation des revendications suivantes : pour les heures de travail, la semaine anglaise, l'augmentation des salaires.

La sortie, partout, s'est faite dans le plus calme.

Le chômage des enfants

Le plus grand nombre des ouvriers syndiqués se sont rendus à l'école comme de coutume, ce matin. On a constaté cependant quelques absences dans divers quartiers de la périphérie.

Les manifestations de la soirée

On sait que la manifestation projetée devant le ministère de la Justice a été interdite par M. Lépine. Néanmoins, la C. G. T. a décidé qu'elle aura lieu, tout de même, mais sur les grands boulevards à 9 heures et 19 h.

Dans l'après-midi a eu lieu, au même Saint-Paul, un grand meeting.

Des mesures d'ordre exceptionnelles ont été prises par la préfecture de police, en prévision d'incidents.

Dans les départements

Partout, la matinée et l'après-midi ont été des plus calmes. Des meetings des discours, par les manifestations ont couru les principales rues de la ville.

Lyons. — La matinée s'est déroulée dans le plus grand calme.

A la Bourse du travail, de nombreux Syndicats ont tenu des réunions et des conférences. Les chômeurs ont pu nombreux, sauf dans quelques usines d'huile et certains établissements métallurgiques. Sur les quais et dans les docks, la manipulation des débris de bois se fait comme d'habitude. On ne signale aucun incident.

Bordeaux. — Le nombre des chômeurs, parmi lesquels les sans-travail habituels, est évalué à environ 100 000. Les manufactures des tabacs ont été d'ailleurs fermées comme tous les ans.

Nantes. — Ce matin, 1 800 chômeurs ont manifesté à l'occasion du 1er mai. Le délégué Dillet, de la C. G. T., a prononcé devant l'Hôtel de la C. G. T. un discours où il a dénoncé le chômage et les abus du gouvernement radical qui maintient les syndicalistes en prison et séquestre les grévistes.

Brest. — Le nombre des chômeurs est estimé à 1 200. Le soir, 800 ouvriers de la ville et 500 de l'arsenal sur 6 575 ouvriers qu'emploie cet établissement.

Après une réunion tenue en plein air, les chômeurs se sont formés en cortège et ont parcouru la ville.

Lorient. — Un millier de chômeurs, composé en grande partie des dockers en grève, ont été à 10 heures, à l'occasion du 1er mai, à faire un discours au meeting tenu salle des Fêtes, et un cortège a parcouru la ville.

Paris. — La manifestation, les menutiers se sont mis en grève.

Troyes. — La matinée a été calme, il n'y a pas eu de chômeurs. Deux réunions publiques ont eu lieu.

Le travail est complet aux mines de Bruy, La Clarence, Feray, et Ligny. Il est presque complet aux mines de Béthune, Neux, Marais.

Le dixième seulement des mineurs est au travail dans l'ensemble des Compagnies de l'est du bassin, savoir : Lens, Liévin, Douzay, Carvin, Courrières, Drocourt, Ostricourt et Meurchin.

Reims. — Le chômage est général parmi les mineurs, mais les rentrées sont nombreuses dans les usines. On ne signale aucun incident.

Montcaumon-les-Mines. — Aux mines de Blaisy, les ouvriers des chantiers du jour, au compte de la semaine, ont travaillé, environ 40 % de mineurs sont demeurés.

Un certain nombre de mineurs, ayant à leur tête M. Bouvier, député, ont parcouru la ville. Toutes les corporations travaillent.

Saint-Etienne. — Le chômage est à peu près à Saint-Etienne de la région. Les tramways ont travaillé à 300 minutes, ce qui est un record.

Un meeting a eu lieu à la Bourse du travail. A l'issue de la réunion, une lettre scientifique est produite entre manifestants, elle est lue par deux orateurs. Deux sermons ont été prononcés et ont été ouverts à agents, ont été arrêtés.

Rochefort. — Peu d'ouvriers de l'arsenal ont chômé. Un certain nombre de dockers ont parcouru les chantiers rouges, les rues, en chantant l'Internationale.

La manifestation s'est déroulée dans le plus grand calme.

A l'étranger

Berlin. — Le 1er mai a été célébré à Berlin comme à l'ordinaire. A 9 heures du matin, les membres des différentes corporations se sont réunis et se sont rendus en corps dans les salles de meeting, où ils ont tenu des conférences et eu lieu. On remarquait un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Les meetings ont adopté des résolutions en faveur de la journée de huit heures, de la semaine anglaise et ont, en général, protesté contre le militarisme.

Les ouvriers des métaux n'ont pas cessé de travailler, la moitié seulement des ouvriers du bâtiment ont travaillé.

Londres. — Le 1er mai a été célébré à Londres par les organisations syndicales d'une manière toute pacifique.

La manifestation annuelle se bornera à des meetings dont quelques-uns auront lieu en plein air.

Madrid. — La police a pris les précautions habituelles pour qu'aucun incident ne se produise aujourd'hui. Un cortège de 20 000 ouvriers environ a parcouru les rues dans un ordre parfait de discipline.

A Barcelone les mesures d'ordre sont particulièrement minutieuses.

Les ouvriers catholiques et le 1er mai

A l'occasion du 1er mai, certaines revendications sont mises en avant dans les milieux catholiques.

Les Syndicats d'ouvriers catholiques ont examiné la question dans leur Commission d'études, réunie le 25 avril, au nouveau siège social, 14, boulevard de la Chapelle.

Le syndicat est constitué, non sans regrets, que le 1er mai n'a pas en France le même caractère que dans d'autres pays; c'est une imposée à l'heure de la fête du travail.

Quant à la revendication présentée — celle de la semaine anglaise — les syndicats conviennent de la nécessité d'une intervention législative, ont décidé l'adoption de principes au projet de M. de Mun, et ont indiqué certaines adaptations nécessaires concernant diverses professions.

En harmonie avec Rousseau !

Il y a des moments où l'on a envie d'être ministre, ou gros bonnet, ou à grosse légalité, ou en un quelconque qui soit officiellement à la tête de quelque chose, afin d'avoir le plaisir de pontifier sur une espèce de monde d'organisation, et de se débarrasser, sur une assistance respectueuse, d'un de ces discours immortels qui commencent par : « Je suis heureux ».

C'est de plaisir que nous regrettons de ne pas avoir à l'occasion du deuxième centenaire de Jean-Jacques Rousseau. Sans doute, la place de Brissac demeurant vacante dans le Comité d'organisation, rien ne s'oppose à ce que nous brigions l'honneur de boucher le trou. Mais comme le trou a toutes les chances du monde d'être bouché par quelque illustration plus notable, nous préférons vous communiquer tout de suite quelques fragments du beau discours que nous aurons fait si l'on nous avait confié le soin de louer dignement l'auteur du Contrat social.

Après nous être proclamés « heureux » de venir exposer les relations harmonieuses qui unissent la pensée de Rousseau et notre démocratie conciente, nous aurions ajouté éloquentement :

« Et cette harmonie, Messieurs, résulte de quelque côté qu'on se tourne. Par exemple, vous n'ignorez pas que le gouvernement actuel ignore toute religion, qu'il fait disparaître partout le nom de Dieu, que le spiritualisme ne se distingue plus à nos yeux du cléricisme. Rousseau, lui, met le nom de Dieu partout, déclare que l'Evangile parle à son cœur, que la mort de Jésus est celle d'un Dieu. Il nous mène au sermon d'un vicair savoyard. Il impose à la société, dans le Contrat social, une religion nationale, comportant comme dogmes « l'existence de la divinité, la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiment des méchants ». Si quelque citoyen n'admet pas ces dogmes, qu'il soit banni; s'il les rend après les avoir acceptés, qu'il soit puni de mort. C'est là, vous le voyez, tout à fait notre homme.

Autre harmonie : vous savez combien le gouvernement actuel se préoccupe de l'éducation, surtout de celle des enfants du peuple. Vous savez notre but suprême, qui est de supprimer l'éducation privée pour ne plus laisser subsister que les écoles normales de la commune ou de l'Etat. Rousseau, lui aussi, s'est préoccupé d'éducation. Il a décrit celle d'un enfant riche, très riche, un nommé Emile, qui a un précepteur pour lui tout seul et se paye des voyages. Nous boudrons nos collègues de connaissances disparates, et chaque année, nous les enverrons à l'approvisionnement de nouveaux bouquins. Rousseau, lui, ne voulait pas de livres, sauf Robinson Crusoe. Oserai-je en soutenir que son idéal, Messieurs, différait du nôtre ?

Nous vantons, en toute occasion, la civilisation, le progrès, les sciences, les arts. Nous réclamons toujours plus de lumière, plus de soleil, d'illumination, d'illumination. Rousseau, lui, disait l'humanité. Il avait renoncé à l'état sauvage, estimait que « l'homme qui médite est un animal dépravé ». Pour lui, l'origine des sciences était impure : « L'astronomie est née de la superstition; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une vaine curiosité; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences et les arts ne doivent leur naissance à nos vices ». Dans les villes, disait-il, on n'apprend qu'à mépriser l'humanité. Lors du tremblement de terre de Lisbonne, il disait que c'était tant pis pour les habitants. Ils n'avaient qu'à ne pas se rassembler en des agglomérations contre nature. Aujourd'hui, le mouvement urbain ne fait que grandir. Nous sommes-nous pas admirablement qualifiés pour louer cet apôtre des solitudes ?

Nous ne parlons que d'associations, et l'adjectif « social » est aussi employé de nos jours que l'état, il y a cent cinquante ans, le substantif « nature ». Rousseau, lui, nous révélait que l'homme nait bon, et que la société le dégrade. Didrot avait écrit : « Il n'y a que le méchant qui soit bon ». Jean-Jacques furieux « cria comme un assassiné », selon l'expression de M. Jules Lemaitre. Il tenait pour l'isolement individuel. Les Syndicats seraient ingrats si, en son honneur, ils ne faisaient pas sonner leurs fanfares.

Les riches, les jouisseurs sont l'objet, vous le savez, de nos justes mépris. Nous raillons les anciennes castes, les fossiles à particeps. Nous avons jeté bas les grands seigneurs et exterminé les rois. Et notre fouet ne cingle jamais plus vigoureusement l'aristocratie que lorsque nous pouvons la prendre en flagrant délit d'immoralité. Rousseau, lui, fut presque toute la vie le précepteur de grandes dames. Mme de Warens, Mme d'Épinay, Mme d'Houdetot, Mme de Larnage, Mme de Luxembourg, toutes femmes nobles, riches et de mousses plus que faciles. Il faisait représenter à la cour son Devin de village, à la suite de quoi il encaissait avec bonheur cent louis que lui donnait Louis XV, et cinquante autres dont le grand fils gracieusement. Mme de Warens, Mme de Pompadour, comme auctrité, dites-moi, pouvait-on être mieux « dans la note » ?

L'Etat subventionne quatre théâtres, et, de reste, les spectacles sont aujourd'hui une des grandes industries de la capitale. Paris, sur sa recette annuelle monte de plus de soixante millions, somme qui, si Necker l'avait eue en main, eût peut-être empêché la Révolution française. Rousseau, lui, tonnait contre les spectacles et composait tout exprès une Lettre à d'Alambert, ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de continuer à composer un opéra, le Devin de village.

« Eh bien ! partons.

Partons ! répéta Müller, tout à fait décidé. « Et j'ajoute-tu en plus amusant, s'il faut aller jusqu'à Fachoda, nous irons ! »

« A Fachoda ? répéta comme un écho Paul Harzel tout vibrant; mais, sûrement nous irons ! Il faut y aller, Müller ! Songe donc : refaire cette tranche de l'expédition Marchand en aéroplane. Quelle surprise pour les Anglais ! »

Quelle distance avons-nous d'ici là ? demanda l'Alsacien.

Paul Harzel fit courir son curvymètre sur la carte.

« En ligne droite, huit cents kilomètres.

« Une promenade pour l'Africain; mais une promenade qui s'enforce en tous les circuits européens. Seulement, seulement, un détail me chiffonne, auquel je n'aurais pas songé... »

« Quoi donc ? interrogea Paul Harzel qui voyait dans la prolongation de leur randonnée la continuation de son idylle.

« Il y a le Marais; les fameux Marais où s'est perdue Germaine et que Baratier a mis vingt-cinq jours à franchir.

« Parce que Baratier ne faisait parfois que trois kilomètres par jour, et encore en poussant son bateau dans les hautes herbes dix-huit heures sur vingt-quatre. Au lieu de nous traîner comme lui dans la vase, nous allons de nos propres pieds, nous ne nous laissons emporter par notre hélice. Nous arriverons en quelques heures... Un record, le dis-je ! »

« C'est vrai, mais à condition de ne pas avoir la fâcheuse panne dans le Marais... »

« Bah ! la panne, n'y pensons pas. Tiens ! on dirait que le vent fraîchit.

ausité. En revanche, la trapèze et la gymnastique classique n'en menaient pas large. Les vêtements sensationnels étaient faits. N'y a-t-il pas à encore un traité de physiologie qui doit le rendre sympathique à nos masses modernes, si avides de café-concert et de music-hall ?

Bien, nul ne niera qu'un des plus beaux livres de gloire de nos législateurs modernes, c'est le sien. Tous ceux qui ont lu qu'ils prennent des faibles, de grandissant, des « misérables ». Quel splendide élan nous époque a donné au progrès de l'Assistance publique ! Or, l'Assistance publique, voilà précisément une des choses que Rousseau connaissait le mieux. Par cinq fois, il s'en est occupé de façon la plus pratique. C'est à elle, en effet, que sans doute par écrit plus tranquillement l'écrit, il a, en un geste noble, confié ses cinq enfants. Voilà au moins un ordre d'idées dans lequel il devait avoir une rare compétence, que vous admirerez certainement comme moi. C'est dans ces sens, Messieurs, que je lève mon verre, avec un enthousiasme croissant pour les signes multipliés d'une morale que je découvre, à chaque souvenir, entre l'état d'âme du grand penseur d'hier et nos aspirations d'aujourd'hui !

Diégo.

NOS AMIS DÉFUNTS

JESUS, MARIE, JOSEPH (Analog. 7 ans et 7 quarts, applic. aux âges)

Mme Marie-Antoinette-Gallina de Montcaumon-Fezensac, fille de la Charles de Saint-Louis de Paul, supérieure de la maison de la rue Réaumur, 61 ans, à Paris.

</